

RICHARD MILLET

**UNE ARTISTE
DU SEXE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA VOIX D'ALTO, 2001 (Folio n° 3905).
- LE RENARD DANS LE NOM, 2003 (Folio n° 4114).
- MA VIE PARMİ LES OMBRES, 2003 (Folio n° 4225).
- MUSIQUE SECRÈTE, 2004.
- HARCÈLEMENT LITTÉRAIRE, entretiens avec Delphine Descaves et Thierry Cecille, 2005.
- LE GOÛT DES FEMMES LAIDES, 2005 (Folio n° 4475).
- DÉVORATIONS, 2006 (Folio n° 4700).
- L'ART DU BREF, Le Cabinet des lettrés, 2006.
- DÉSENCHANTEMENT DE LA LITTÉRATURE, 2007.
- PETIT ÉLOGE D'UN SOLITAIRE, 2007 (Folio 2 € n° 4485).
- PLACE DES PENSÉES, sur Maurice Blanchot, 2007.
- L'OPPROBRE. Essai de démonologie, 2008.
- LA CONFESSION NÉGATIVE, 2009 (Folio n° 5150).
- BRUMES DE CIMMÉRIE, 2010.
- LE SOMMEIL SUR LES CENDRES, 2010.
- TARNAC, L'Arpenteur, 2010.
- L'ENFER DU ROMAN, 2010.
- GESUALDO, Le Manteau d'Arlequin, 2011.
- LA FIANCÉE LIBANAISE, 2011.
- EESTI, Le sentiment géographique, 2011.
- LA VOIX ET L'OMBRE, L'un et l'autre, 2012.

Au Mercure de France

- L'ORIENT DÉSSERT, coll. « Traits et portraits », 2007 (Folio n° 4973).

Suite des œuvres de Richard Millet en fin de volume

UNE ARTISTE DU SEXE

RICHARD MILLET

UNE ARTISTE
DU SEXE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Le roman moderne! Le *grumus merdae* que laissent derrière eux des criminels sur le théâtre de leurs méfaits.

LAWRENCE DURRELL
Justine

PREMIÈRE PARTIE

PLACE DAUPHINE

Plus je la regarde, plus je me convaincs
qu'elle est une figure isolée.

Soeren KIERKEGAARD
Journal d'un séducteur

La place Dauphine est un vagin.

Cela, je ne peux le dire qu'en français ; et encore est-ce du français écrit. À voix haute, j'aurais dit : « Ça, je ne peux le dire qu'en français », avec l'air d'un homme vicieux, aurait murmuré ma mère qui ne supporte pas la moindre allusion à la vie sexuelle, surtout depuis que mon père nous a abandonnés et qu'elle prie dans l'ombre une bonne partie de la journée, et sans doute la nuit.

En anglais, ce serait pire : « *The Dauphine square is a vagina.* » Le mot *vagina* a quelque chose de plus répugnant que dans la langue de Proust, où il a été francisé, en quelque sorte adouci, quoique la terminaison en *in* lui garde une rudesse toute masculine, comme le mot ovaire, le mot vulve étant féminin, lui, mais tout aussi laid. Quel homme pourrait aimer le corps féminin à partir du seul nom de ses organes ?

C'est donc en français que je l'écris, cette phrase, comme tout ce qui va suivre. Pourtant, si je suis venu en France, muni d'une bourse de la fondation T. Miller, c'est pour écrire en anglais et honorer les États-Unis

d'Amérique, mon pays, non pour me perdre en français, cette langue d'aristocrates déchus, selon mon père qui aurait préféré me voir apprendre l'espagnol, langue de vaincus, elle aussi, mais parlée par quatre cents millions de personnes; des vaincus contre lesquels nous nous heurtons sans cesse, puisqu'ils se pressent à nos frontières, les débordent, même, alors que les Français somnoient depuis des siècles au Québec, au Nouveau-Brunswick, dans le Vermont, en Louisiane : d'éternels losers, maugréait-il, ce père qui n'en finit pas de ruminer le cuivre qu'il a respiré à la mine, une grande partie de sa vie, l'autre se passant à regarder la ville depuis la colline où, après son divorce, il s'est installé avec une demi-Sioux, dans un mobil-home, près d'un grand sapin, à la sortie de Butte, Montana — dans le Montana, devrais-je dire, pour ne pas laisser l'anglais ronger mes phrases comme l'acidité de l'eau qui fait de la fosse Berkeley, à Butte, maintenant inondée et empoisonnée comme les eaux de l'Apocalypse, un lac sur lequel, à certaines époques de l'année, on tire des fusées pour empêcher les oiseaux migrateurs de s'y poser.

« L'anglais a cette acidité qui empoisonne les autres langues », a dit Rebecca.

Et elle riait. Elle riait toujours de ses paradoxes et de ses pointes; et elle en riait seule. J'étais en ce temps-là un personnage trop sérieux, plus soucieux des langues que des êtres humains : une sorte de phasme qui s'adaptait à l'ordre ambiant.

« La place Dauphine est un sexe de femme », ai-je repris en espérant améliorer la qualité de ma première phrase.

Elle me regardait en silence, avec un sourire mat, les yeux et les traits immobiles, comme si elle me contemplait depuis sa part la plus lointaine, celle d'une Maorie de Nouvelle-Zélande, et non de sa moitié danoise, nullement choquée de ce que je venais de dire, ce soir-là, sur le Pont-Neuf, devant la statue équestre d'Henri IV qu'elle me faisait admirer parce qu'elle avait de la sympathie pour ce roi assassiné, grand amateur de femmes, donc grand politique, précisait-elle avec une gravité qui m'a conduit à rappeler que le bon roi Henri empestait l'ail, avais-je lu quelque part, la puanteur de l'ail me paraissant une insulte à la beauté des femmes, ai-je ajouté avant de dire que, si j'aimais le Pont-Neuf et cette pointe verdoyante de l'île de la Cité qu'on appelle le Vert-Galant, c'était parce qu'on s'y trouve au centre de la capitale française, d'où on aperçoit quelques-uns des beaux bâtiments de la ville : le Louvre, le Panthéon, l'Institut de France, la Samaritaine, Saint-Germain-l'Auxerrois, la tour Saint-Jacques, les immeubles qui s'élèvent sur les quais de la rive gauche, et cette place Dauphine dont le nom me faisait rêver, à Butte, moi dont l'enfance fut livrée à une géométrie urbaine dépourvue de vrai centre, à cause de la disposition perpendiculaire des rues, comme dans tant de villes américaines, au moins les rues principales, le reste allant vite au désordre, dans ce qui n'est ni une banlieue ni la campagne mais un espace où la nature n'a jamais cessé d'être présente, sinon menaçante, parmi les tours d'extraction hérissant la colline sur laquelle la ville a été bâtie : des territoires que les citadins disputent au vide, à l'ennui, quelquefois aux coyotes ou aux loups, et où il

fait toujours froid, à cause du vent du nord qui, volant les mots à la bouche, empêche les gens de se parler — ce que ma mère ne voyait pas d'un mauvais œil, elle qui considère que la parole est la source de nos peines, avec le sexe qui jette les cœurs dans un froid plus intense et interminable que celui de l'hiver. Et il faisait particulièrement froid quand j'avais six ans et que mon père est parti pour aller vivre dans un mobil-home avec sa demi-Sioux, et que sa voix s'est perdue. J'imaginai qu'elle avait été jetée dans Orphan Girl, un puits de mine à l'écart des autres. Ma voix à moi, je l'ai entourée de ces linges doux et terribles que sont les psaumes de David, dont j'ai lu quelques-uns en silence, puis je l'ai brûlée, chez nous, dans le poêle à bois, demeurant presque une semaine sans ouvrir la bouche, tandis que ma mère priait à mi-voix, presque en chantant, ce que j'aimais mieux que ses récriminations qui s'élevaient comme des freux, disais-je à Rebecca, sur le Pont-Neuf, sachant que mon enfance ne l'intéressait pas plus que la sienne, et qu'elle devait ignorer ce qu'est un corbeau freux, mais le mot est plus beau en français que l'anglais *rook*. L'enfance des autres n'intéresse personne, en Amérique. C'est que nous ne cessons jamais d'être des enfants, de cruels, de grands enfants, disent les Français. Des enfants insupportables à presque tout le monde. Les enfants sont d'ailleurs devenus insupportables dans l'Occident tout entier, murmurerait Rebecca, qui ajouterait que l'enfance a causé la perte de la littérature, après Proust — et même dès Rousseau.

Mais, non, Rebecca, la littérature n'est pas tout à fait morte. Comme l'amour, elle nous quitte si nous n'en

sommes plus dignes. Vous écrivez. Moi aussi. J'écris pour grandir, pour sortir d'Orphan Girl et devenir un adulte. J'écris en français pour être plus nu et plus innocent qu'en anglais, et sans doute expier ce dont je ne suis pas coupable mais dans quoi mon père m'a fait choir, la faute des pères retombant toujours sur les fils, selon ma mère, à laquelle je ne donne pas tort, pour une fois. La langue est un corps inaccessible que nous passons notre vie à vouloir coucher dans le lit de notre enfance, m'a dit Pascal Bugeaud, un des rares écrivains français vivants que je connaisse, le seul qui m'ait prêté de l'attention. Mon enfance est morte avec mon père, c'est-à-dire très tôt, ai-je envie de dire en une phrase qui, je m'en aperçois, est assez ambiguë pour signifier que mon père est mort, alors qu'il est encore en vie avec sa squaw aux gros seins, et que c'est ma mère qui est pour ainsi dire morte, vieillie avant l'âge, le cœur et le corps plus vides qu'une cheminée froide à cause du cancer de l'utérus sur lequel elle a remporté une victoire qui a fini de jeter mon père dans la fureur puis dans l'accablement, surtout quand sa demi-Sioux a mis au monde, à peu près dans le même temps, un enfant mort-né, un fruit pourri, comme disait ma mère pour me signifier qu'on ne refait pas sa vie, qu'on n'a jamais de seconde chance, surtout dans cette ville quasi fantôme qu'est devenue Butte, depuis que les mines ont fermé et qu'on savait qu'il en était de même à Great Falls, où est née ma mère, mon père, lui, venant d'Anaconda, deux villes voisines de Butte, l'un et l'autre marqués par le nom de leur ville natale, me dirait Bugeaud, ma mère vouée à une chute sans fin dans un malheur dont on se demande

si elle ne l'a pas en grande partie créé, tandis que mon père mourrait en m'étouffant dans ses anneaux mythologiques, si tant est qu'un fils ne soit pas lui aussi une espèce de monstre.

C'était donc à l'utérus désormais absent de ma mère que je pensais, à l'entrée de la place Dauphine, sur le Pont-Neuf où Rebecca me disait qu'il avait servi de décor à un film maudit, *Les Amants du Pont-Neuf*, dont elle me prêterait le DVD mais que je n'aimerais pas, malgré la beauté si française de l'actrice principale, Juliette Binoche, détestant tout ce qui a trait à l'alcoolisme, à la drogue, aux clochards, à la déchéance, aux unions contre nature, en un mot à mon père, ce qui me faisait m'avouer que j'étais venu en France pour fuir mes parents, leurs ventres froids et leurs enfants morts, moi-même mort et froid, en quelque sorte, ai-je dit à Rebecca, vers six heures du soir; une heure qui deviendrait la nôtre, puisqu'il faut bien établir des rites, des habitudes, des remparts contre le désordre d'existences qui se passent à tenter d'oublier l'enfance, l'adolescence, les incertitudes et les maladies qu'y sèment les adultes. Et l'enfance de Rebecca ne valait pas mieux que la mienne, me ferait-elle comprendre peu à peu, en m'expliquant qu'elle avait choisi les vertiges maîtrisés de l'astrophysique pour échapper à l'abîme qui s'ouvrait en elle, dès qu'elle parlait de son passé, tout comme j'avais opté pour la rigueur des langues, notamment la française, où j'écris ce que je ne pourrais dire en anglais.

Écrire en français ne fait d'ailleurs pas de moi un auteur français, encore moins un écrivain. Je suis venu

en France, je le comprends maintenant, pour me défaire de certaines choses, à commencer par l'anglais d'Amérique. Non que je déteste ma langue maternelle : on ne se refait pas dans une autre langue ; on s'y éloigne de soi plus vite que dans sa langue natale ; on y devient une sorte de mort-vivant ; on se met à ressembler aux nuages ou aux oiseaux qui passent dans le ciel de Butte ; et puis on revient à l'origine, le lointain se révélant le proche, et la langue l'impossible distance entre soi et l'autre qu'on rêvait d'être ; si bien qu'écrire c'est apprendre à mourir au cœur de cette illusion qu'est la vie, me feraient peu à peu comprendre Bugeaud et, malgré elle, Rebecca. Mon besoin de m'examiner d'un point de vue extérieur était cependant sincère, et la langue française, telle que je la pratiquais à Paris, le lieu idéal. Je ne suis sans doute pas encore un écrivain. En vérité je ne suis rien. À vingt-cinq ans, je n'ai publié qu'une demi-douzaine de nouvelles dans des revues sans importance nationale. Je ne sors d'aucun cours de *creative writing* : je me fais tout seul, sans pouvoir m'appuyer, comme le font les Français, les Anglais, les Allemands, sur un millénaire de tradition littéraire. Je ne saurais puiser, comme Balzac, dans le grand mystère de Paris : Butte n'est qu'une colline éventrée. Je voudrais cependant extraire de ma langue le cuivre, le zinc et le cadmium qui ont ruiné la santé de mon père et, d'une certaine façon, entraîné la maladie de ma mère. Bugeaud soutient qu'écrire est aujourd'hui une maladie de l'âme. C'est là un propos d'homme impie, ou revenu de tout, ou qui se moque de moi, comme quand il me dit que mon prénom, Sebastian, me prédispose à des récits plus

raffinés, en hommage à ce saint vénéré par les homosexuels, comme Mishima, ou bien au Sebastian Knight de Nabokov, écrivain qu'il admire plus qu'il ne l'aime.

« Vous pensez que je suis un homosexuel? lui ai-je lancé.

— Mais non! Je cherche simplement les harmoniques des noms propres et tout ce qu'il peut y avoir de destinal en eux... »

Et il riait comme s'il était seul — et sans doute l'était-il à un point que je ne pouvais imaginer : dans le mouvement de rupture par lequel un écrivain doit renoncer à ce qu'il est pour rester fidèle à lui-même.

« Vous écrivez, vous aussi? m'a demandé Rebecca.

— J'écris adossé aux montagnes Rocheuses, dans une ville à demi morte, parmi des gens pour qui la littérature est une occupation d'homosexuel ou de New-Yorkais dégénéré. J'ai donc écrit sur la dégénérescence et sur le vide qui m'entoure et qui est aussi dans mon sang, puisque fils de divorcés et que j'ignore presque tout de mes ancêtres, sauf qu'ils venaient d'Irlande pour ma mère et, pour la lignée paternelle, de Norvège et des Hébrides, de quoi ni l'un ni l'autre ne se souciaient, d'ailleurs, le passé étant pour eux lettre morte et l'Europe un continent d'outre-tombe, le passé de mes parents ne m'ayant en outre jamais intéressé et cette ignorance étant une condition pour que je vive », ai-je dit à Rebecca qui m'a répondu qu'elle vivait, elle, adossée non pas au Danemark ni au pays du long nuage blanc, la Nouvelle-Zélande, mais à des trous noirs; et non pas à ceux qui faisaient l'objet de la thèse qu'elle

Aux Éditions Fata Morgana

LE PLUS HAUT MIROIR, 1986.

CITÉ PERDUE, 1998.

LE DERNIER ÉCRIVAIN, 2005.

CORPS EN DESSOUS, 2008.

AUTRES JEUNES FILLES, nouvelle édition, 2009.

CINQ CHAMBRES D'ÉTÉ AU LIBAN, 2010.

ESTHÉTIQUE DE L'ARIDITÉ, 2012.

Aux Éditions François Janaud

AUTRES JEUNES FILLES, avec des dessins d'Ernest Pignon-Ernest, 1998.

Aux Éditions Fayard

POUR LA MUSIQUE CONTEMPORAINE, 2004.

Aux Éditions L'Archange minotaure

SACRIFICE, avec des photographies de Silvia Seova, 2006.

TOMBÉS AVEC LA NUIT, 2007.

Aux Éditions L'Orient des Livres

LETTRE AUX LIBANAIS SUR LA QUESTION DES LANGUES, 2013.

Aux Éditions Hermann

ARGUMENTS D'UN DÉSESPOIR CONTEMPORAIN, 2011.

Aux Éditions Pierre-Guillaume de Roux

FATIGUE DU SENS, 2011.

INTÉRIEUR AVEC DEUX FEMMES, 2012.

LANGUE FANTÔME, essai sur la paupérisation de la littérature, suivi de ÉLOGE
LITTÉRAIRE D'ANDERS BREIVIK, 2012.

DE L'ANTIRACISME COMME TERREUR LITTÉRAIRE, 2012.

TROIS LÉGENDES, 2013.

L'ÊTRE-BŒUF, 2013.



Une artiste du sexe
Richard Millet

Cette édition électronique du livre
Une artiste du sexe de Richard Millet
a été réalisée le 2 septembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141487 - Numéro d'édition : 252739).

Code Sodis : N55623 - ISBN : 9782072490392 -
Numéro d'édition : 252741.